



Le « je » à travers le jeu

par Marjorie Bertin

Retour sur les incessants va-et-vient entre écriture, souvenirs et interprétation dans les spectacles de Philippe Caubere...

EN TRENTE-CINQ ANS, Caubere a interprété et mis en scène vingt pièces qu'il a écrites à partir d'improvisations, en prenant comme matière son passé professionnel et personnel. Cette épopée constitue un roman théâtral inédit dans le théâtre contemporain qui va au-delà du genre de « l'autofiction littéraire », dans lequel l'auteur est aussi le narrateur et le personnage principal d'un récit mêlant autobiographie et fiction. Le personnage de Ferdinand, *alter ego* de Philippe Caubere, apparaît en 1981 dans *La Danse du diable*, son premier spectacle seul en scène, lorsqu'il décide de faire de sa vie la matière de son travail artistique. L'acteur y joue, comme dans les créations suivantes, non seulement sa propre vie, mais aussi celle des personnages de son passé, qu'il convoque

Rechercher son identité

Cette démarche singulière a pour fil rouge la recherche de sa propre identité et l'affirmation de son « je ». Cette quête identitaire, Caubere la résume de la sorte : « Je ne suis pas arrivé à m'appeler Philippe, alors j'ai inventé Ferdinand [] pour moi dire « je » était devenu une question de survie. Une

forme de psychanalyse » (Agnes Olive, *Philippe Caubere*). L'un des enjeux centraux de l'écriture est donc de cerner ce « je » en jouant. Pour y parvenir, aux antipodes d'une approche psychologique « à la française », Caubere raconte son histoire en faisant vivre des personnages qui la croiseront. Parmi les figures présentes au sein de cette épopée, il a souvent été question de sa muse inspiratrice Ariane Mnouchkine (dont il fut l'un des grands comédiens au Théâtre du Soleil et dans le film *Mohere* où il joua le rôle principal en 1977). Il a moins été question de sa mère, Claudine Faure, son autre muse, qu'il interprète également.

Ce personnage joue un rôle fondamental dans des spectacles comme *La Danse du diable*, *Le Bac 68* ou dans *Claudine et le Théâtre*. Claudine, qui revendique le droit de dire ce qu'elle veut, incarne le conflit de génération et d'orientation politique avec son fils. Cette mère l'accompagne tout en portant un regard critique et caustique sur ses ambitions. En outre, ce personnage s'adresse régulièrement au public, pris à partie dans sa position de spectateur. Les pièces sont alors d'une grande métathéâtralité. Ce recours au théâtre dans le théâtre rejoint



Georges dans *La Danse du diable* © Arnold Jerocki

ici l'une des caractéristiques de l'autobiographie. En effet, il y a dans cette dernière « une relation constante entre passé et présent » qui s'accompagne d'une « mise en scène de l'écriture » (Philippe Lejeune, *L'Autobiographie en France*).

Exister dans le regard des autres

Le parti pris d'être seul en scène pour incarner tant de personnages, mobilise à chaque instant le spectateur qui s'interroge : l'acteur parviendra-t-il jusqu'au bout de sa performance ? Le défi est colossal, comme si le « je » que cherche Caubère (qui va jusqu'à jouer

en scène sa propre naissance), ne pouvait exister qu'à travers l'intégration de toutes les pièces d'un même puzzle. Paradoxe sartrien de cet acteur absolu qui ne vit qu'à travers ceux qu'il interprète : « Je n'existe, dit-il, que du regard des autres. Je suis fait du regard des autres. Je suis moi quand Ariane dit Ferdinand, quand Claudine dit Ferdinand, quand Clémence dit Ferdinand [...] J'ai énormément de mal à affirmer mon ego. » D'où, en partie, le recours très fréquent à d'autres personnages célèbres qui font partie de nos mythologies et de nos imaginaires collectifs.



Reconcilier le temps et partager la passion du théâtre

Cette démarche qui fonde l'écriture et l'interprétation semble également s'inscrire dans une tentative de réconciliation, jamais nostalgique, entre le passé et le présent. Les pièces s'inscrivent dans une « mythologie » au sens que Roland Barthes donne à ce mot. Philippe Caubère, qui exécute l'abstraction au théâtre, affirme : « La seule chance du théâtre demain c'est de revenir à une certaine forme de réalisme. Il faut que le théâtre représente à nouveau la vie » (Agnes Olive, *Philippe Caubère*). Il a, suivant cette logique, régulièrement recours à l'évocation de figures populaires facilement identifiables pour faire revivre un quotidien passé. Ainsi les confidences imagées de Claudine à sa femme de ménage, madame Colomer, permettent-elles à l'auteur de ressusciter l'époque de mai 1968 où Caubère, comme Ferdinand, était en terminale. Une époque pas si lointaine, celle de la France du général de Gaulle, du Tour de France, de Malraux et Sartre vivants ou d'un Johnny jeune et rock-and-roll. D'autres figures de la culture populaire sont présentes : Roger Lanza, Roger Pierre et Jean-Marc Thibault, les Compagnons de la Chanson et même les petits chanteurs à la croix de bois. Qu'importe si ces derniers représentent une foule à interpréter. Ces personnages, dont le portrait est brosse avec un humour et une ironie à la hauteur de celui qui semble les avoir avales, illustrent aussi la naissance d'une passion que l'auteur offre en partage.

En pénétrant dans l'intimité de Ferdinand enfant, dont le compagnon de jeu imaginaire de prédilection est le général de Gaulle, Caubère évoque sa vocation. Sartre, Mauriac, de Gaulle sont autant de rôles qui élargissent déjà la palette de jeu et d'expressions du comédien en devenir. *La Danse du diable* est également, comme *Le Bac 68*, le moyen de livrer des réflexions sur le fonctionnement du théâtre. C'est aussi la démonstration des possibilités d'un acteur seul en scène, dans une scénographie minimaliste. Et la volonté de transmettre une manière d'interpréter et de vivre le théâtre à travers le temps.

Philippe Caubère est l'un des précurseurs d'un nouveau genre, l'auto-fiction mise en scène à travers un monologue empruntant parfois au one man show mais s'inscrivant résolument dans le théâtre. Des comiques tels que Gad Elmaleh ou Jamel Debbouze le citent comme influence. Mais la forme de spectacle total qu'il a créée est surtout la veine dans laquelle s'inscrivent (de manière ponctuelle) d'autres comédiens-auteurs aussi diversifiés que Guillaume Gallienne (*Les Garçons et Guillaume, à table !*, qui avant d'être un film est une pièce de théâtre) ou Darina Al Joundi, dont il préface l'une des pièces (*Ma Marseillaise*). Eux aussi, à leur manière, mettent en fiction leur histoire pour retrouver leur « je » et aborder, à travers la restitution d'un contexte, des questions sociétales et politiques qui cherchent à rassembler.

M. B.